

Politiques de la nostalgie



Surveillance et insécurité
en Erythrée

Les Soudans après
l'indépendance

Rédaction

Les Afriques dans le monde – Sciences Po Bordeaux

Domaine universitaire

11, allée Ausone - 33607 Pessac cedex

Tél. : 05 56 84 42 70 Fax : 05 56 84 43 24

e-mail : politique-africaine@sciencespobordeaux.fr

site Internet : <http://polaf.hypotheses.org/>

La Revue des livres continue d'être éditée au secrétariat parisien de la revue.

Les livres pour compte rendu doivent être envoyés à l'adresse suivante :

Politique africaine, CERL, 56 rue Jacob, 75006 Paris (à l'attention de Sylvie Haas).

Directeur de la publication : Laurent Fourchard

Rédacteurs en chef : David Ambrosetti et Didier Péclard

Comité de lecture : Séverine Awenengo-Dalberto, Claire Benit-Gbaffou,

Vincent Bonnecase, Florence Brisset-Foucault, Tarik Dahou, Lotje de Vries,

Vincent Foucher, Thomas Fouquet, Tobias Hagmann, Dominique

Malaquais, Sandrine Perrot, Marie-Emmanuelle Pommerolle, Boris Samuel

Responsables de la rubrique « Lectures » : Vincent Foucher (Revue des

livres) et Sandrine Perrot (Autour d'un livre et Chroniques bibliographiques)

Secrétaire de rédaction : Françoise Braud

Assistante de rédaction : Sylvie Haas

La revue **Politique africaine** est publiée par l'Association des chercheurs de *Politique africaine* (président Laurent Fourchard, trésorière Hélène Charton-Bigot, secrétaire générale Séverine Awenengo-Dalberto). Avec le soutien du Fonds d'analyse des sociétés politiques (Fasopo), du Centre d'études et de recherches internationales (Ceri, Fondation nationale des sciences politiques), de l'UMR Les Afriques dans le monde (LAM, Sciences Po Bordeaux), du Cemaf « Centre d'études des mondes africains » (CNRS, Université Paris 1, Université de Provence, EPHE) et de l'Institut de recherche pour le développement (IRD).

Avec le concours du Centre national de la recherche scientifique et du Centre national du livre.

Politique africaine est une revue à comité de lecture. Elle évalue aussi les textes rédigés en anglais, en espagnol et en portugais. Les opinions émises n'engagent que leurs auteurs. La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont confiés et se réserve le droit de modifier les articles pour des raisons éditoriales.

Édition, ventes et abonnements

Karthala, 22-24, boulevard Arago, 75013 Paris

Tél. : 01 43 31 15 59 Fax : 01 45 35 27 05

e-mail : karthala@orange.fr

Bulletin d'abonnement et bon de commande en fin d'ouvrage

© Éditions Karthala, 2014 (première édition papier, 2014)

ISBN 978-2-8111-1306-3

Conception graphique : Bärbel Müllbacher

Illustration de couverture : © Daniel Ze Bekolo, archives familiales, mars 2012

Extrait de l'album de Daniel Ze Bekolo (né en 1951), infirmier assistant retraité de l'Hôpital Régional Annexe d'Ayos, ancien contrôleur départemental Lèpre et Tuberculose du Département du Nyong et Mfoumou. De gauche à droite : Daniel Ze Bekolo (photos d'identité) ; photos de groupe (parents et collègues de Daniel Ze Bekolo).

Politique africaine

*Politiques
de la nostalgie*

Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 Paris



SciencesPo.

GRI / CNRS

Centre d'études et de recherches internationales



LAM

Les Afriques dans le monde



CEMAf

CENTRE D'ÉTUDES
DES MONDES AFRICAINS



FASOPO
FONDATION AFRICAINE
D'ÉTUDES POLITIQUES

LE DOSSIER

Politiques de la nostalgie

COORDONNÉ PAR GUILLAUME LACHENAL
ET AÏSSATOU MBODJ-POUYE

INTRODUCTION AU THÈME

RESTES DU DÉVELOPPEMENT
ET TRACES DE LA MODERNITÉ
EN AFRIQUE

*Back les gars,
C'est le seul futur
Back vers les sources
Où les eaux sont pures¹*

Quelque part dans un pays d'Afrique, quelques années après l'indépendance, un village est rassemblé pour la visite du préfet. Alors que les autorités se sont succédé à la tribune pour appeler les citoyens à travailler et à payer l'impôt, une vieille dame se lève et interpelle le préfet : « je voulais demander : l'indépendance va finir quand ? ». La petite histoire a été racontée maintes fois², située dans les années 1960 en Guinée, dans les années 1990 en Côte d'Ivoire, en passant par le Mali, la République Démocratique du Congo, le Nigeria, l'Angola, le Cameroun ou encore la Gambie, où l'on dit que la vieille dame s'est adressée directement au Président. Les médias occidentaux ont parfois repris l'anecdote, instantané d'un continent perdu pour le développement, trahi par ses gouvernants, mais toujours distrayant, même dans le constat de son échec.

1. Koppo (feat. Funkys, Daryx), « Back back », *Si tu vois ma go*, Blick Bassy prod., 2004

2. Par exemple : T. Bah, *Mon combat pour la Guinée*, Paris, Karthala, 1996, p. 313 ; R. L Swarns « Angola Tries to Step Back from War's Abyss », *New York Times*, 24 décembre 2000, p. 6, cité dans W. C. Bissell, « Engaging Colonial Nostalgia », *Cultural Anthropology*, vol. 20, n° 2, 2005, p. 215-248, ici p. 217 ; A. R. Mustapha, « When Will Independence End ? Democratization and Civil Society in Rural Africa » in L. Rudebeck, O. Tornquist, et V. Rojas (dir.), *Democratization in the Third World*, Basingstoke, Macmillan, 1998, p. 222-234. Les requêtes « When Will Independence End ? » et « quand l'indépendance va finir ? » renvoient à au moins une dizaine d'articles et de forums de discussions sur internet.

Le petit conte moral mérite que l'on s'y arrête. D'abord parce qu'il s'agit d'un récit d'insubordination politique : il se termine toujours mal pour la vieille analphabète, l'ancien boy ou le fou (selon les versions) qui a osé poser la question et qui récolte, selon les cas, une déportation à Conakry ou les ricanements de l'assemblée – le prix du courage et de la vérité. Ensuite parce que la question est plus profonde qu'elle n'en a l'air. Elle introduit, en quatre mots seulement, un brouillage temporel : elle exprime une nostalgie, certes implicite, pour le temps colonial, évoqué comme un moment de prospérité et d'ordre ; elle renvoie le présent (et le pouvoir en place) à sa nature provisoire et précaire, retournant la temporalité du projet nationaliste contre les autorités ; elle fait de « l'indépendance » une période historique, comme si l'événement s'était littéralement éternisé, figé dans un présent sans issue ni direction ; elle dit enfin la lassitude et l'impatience : l'envie de remettre le temps en marche.

Nous proposons, dans ce numéro, d'examiner le paysage politique et affectif que constitue un tel enchevêtrement des époques et des temporalités³. Au départ de notre réflexion : des récits nostalgiques, dans l'Afrique d'aujourd'hui, qui évoquent le « temps d'avant » comme un âge d'or, qu'il s'agisse du passé colonial, de l'époque de l'indépendance, des révolutions socialistes ou des années 1980. Toujours complexes et ambivalents, ces discours posent d'emblée une question méthodologique et théorique : que faire de propos qui sont difficiles à entendre, quand ils expriment un regret du colonialisme ou des régimes autoritaires, et difficiles à interpréter, tant ils mêlent diagnostics politiques et esthétiques, sentiments et souvenirs, à la fois collectifs, individuels, générationnels et familiaux, où s'entrecroisent des références au passé, au présent et au futur ?

Le problème de la nostalgie mène ainsi à deux questions de recherche plus larges. Il invite tout d'abord à reconsidérer la dimension affective du développement, en tant que projet porté par l'État, guidé par l'expertise et la générosité internationale, inscrit dans la durée, et promettant un futur meilleur pour la nation. En prenant pour objet les promesses (non tenues) et la marche (interrompue) du développement en Afrique, les discours nostalgiques renvoient à des futurs passés, c'est-à-dire à des moments de projection

3. Ces réflexions s'appuient sur les expériences de terrain et discussions menées au sein du projet MEREAF (*Memorials and Remains of Medical Research in Africa. An Anthropology of Scientific Landscapes, Ruins and Artefacts*, financé par l'Agence nationale de la recherche dans le cadre du programme européen *Open Research Area*). Nous remercions chaleureusement nos collègues, ainsi que les participants au séminaire « Mémoire des sciences, traces du développement », Sphere/Imaf, 2011-2013, pour des échanges inspirants.

et d'anticipation subsistant sous forme de souvenirs, dont l'évocation réactive des attentes à la fois anciennes et actuelles⁴. L'histoire du développement est ainsi tissée d'expériences subjectives de la durée, du progrès, de l'échec, de la rupture et de la continuité. Des utopies et désastres coloniaux à l'anticipation impatiente de « l'émergence » des pays africains au XXI^e siècle, en passant par les attentes déçues des plans de modernisation, comment relier les histoires politiques du développement avec les diagnostics affectifs et esthétiques qu'elles suscitent et qui les sous-tendent ? Plus généralement, à quelles conditions peut-on lire dans la nostalgie, non plus une émotion individuelle isolée ou la projection des états d'âme d'un chercheur, mais une entrée pour comprendre des expériences sociales partagées, dont l'horizon est souvent politique ?

Le problème de la nostalgie invite ensuite à des recherches sur la vie sociale des traces, des vestiges et des ruines. Il s'agit ici d'aller au-delà du cadre classique des études sur le patrimoine et sur les conflits mémoriels liés au passé colonial⁵. Nous suivons en cela l'appel d'Achille Mbembe à délaisser les « catégories paresseuses du permanent et du changeant⁶ » :

« [Le] temps de l'existence africaine n'est ni un temps linéaire, ni un simple rapport de succession où chaque moment efface, annule et remplace tous ceux qui l'ont précédé, au point qu'une seule époque existerait à la fois au sein de la société. Il n'est pas une série, mais un emboîtement de présents, de passés et des futurs, qui tiennent toujours leurs propres profondeurs d'autres présents, passés et futurs, chaque époque portant, altérant et maintenant toutes les précédentes⁷ ».

Ce constat amène, au-delà de l'étude de la politisation explicite du passé par la commémoration officielle (et de sa contestation), à envisager comment *la présence du passé* se manifeste matériellement sur le mode implicite, ambigu et inattendu de la trace ; comment la mise en politique du passé ne reprend pas automatiquement les périodisations de l'histoire « par le haut », ni ne se limite aux enjeux de souveraineté étatique ou de récit national, mais permet d'énoncer des questions plus larges d'ordre et de reproduction sociale, d'accès aux ressources, de rapports de genre, de générations et de classe, de

4. Sur cette notion, on se référera au travail classique de R. Koselleck, *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions de l'EHESS, coll. « Recherches d'histoire et de sciences sociales », 1990.

5. C. Deslaurier et A. Roger (dir.), « Mémoires grises. Pratiques politiques du passé colonial entre Europe et Afrique », *Politique africaine*, n° 102, juin 2006.

6. A. Mbembe, *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala, 2000, p. 20.

7. *Ibid.*, p. 36.

biopolitique et d'environnement ; comment cet emboîtement fait du passé, et des futurs qu'il contient, une ressource critique et un réservoir de possibles en même temps qu'un champ de luttes politiques.

UN MOMENT NOSTALGIQUE DES ÉTUDES AFRICAINES

Sites industriels ruinés par la crise, sous-préfectures congolaises figées dans les années 1950, hôtels abandonnés : la mélancolie post-développementiste est un thème très présent, pour ne pas dire un cliché, dans la production artistique récente en Afrique ou sur l'Afrique, comme le rappelle dans ce numéro l'article de Johan Lagae, Kim De Raedt et Jacob Sabakinu. Pensons aux photographies de Guy Tillim ou de Sammy Baloji, à la ruée des galeristes vers les vestiges du modernisme tropical, comme les maisons de Jean Prouvé, ou encore à la patrimonialisation touristique de sites comme Asmara⁸. L'intérêt pour la photographie des années d'indépendance (Jean Depara, Malick Sidibé) repose aussi, en partie, sur cette veine nostalgique. L'évocation d'un temps des possibles dans l'histoire africaine dégage une force affective évidente, relayée par exemple par le récit de Jacob Dlamini, *Native nostalgia*, qui discute, sur un mode autobiographique, de l'hypothèse d'une nostalgie « indigène » pour l'Apartheid⁹.

Les études africaines partagent actuellement cet intérêt pour les « futurs passés » de l'indépendance, de la modernisation et du développement, rejoignant en cela des réflexions globales sur les « ruines de la modernité¹⁰ », le capitalisme post-fordiste, l'expérience post-communiste et « l'Ostalgie¹¹ ». Sans être spécifique au continent africain, l'expression de nostalgies post-coloniales ou post-développementistes y a trouvé un terreau particulièrement propice, tant les expériences de déclassement ou de dépossession y ont été intenses et partagées ces dernières décennies.

8. G. Tillim, *Avenue Patrice Lumumba*, Munich / Cambridge (MA), Peabody Museum Press / Prestel Verlag, 2008 ; B. Jewsiewicki, *The Beautiful Time : Photography by Sammy Baloji*, Long Island City Museum for African Art, 2010 ; M. Diawara et Ka-Yalema Productions, *La maison tropicale*, Maumaus Escola de Artes Visuais / Jürgen Bock, Lisbonne, 2008 (film couleur, 58 minutes) ; E. Denison, G. Y. Ren et N. Gebremedhin, *Asmara : Africa's secret modernist city*, Londres, Merrell, 2003.

9. J. Dlamini, *Native Nostalgia*, Auckland Park, Jacana Media, 2009.

10. S. L. Dawdy, « Clockpunk Anthropology and the Ruins of Modernity », *Current Anthropology*, vol. 51, n° 6, 2010, p. 761-793.

11. Sur la nostalgie post-soviétique, voir M. Nadkarni et O. Shevchenko, « The Politics of Nostalgia : a case for Comparative Analysis of Post-Socialist Practices », *Ab Imperio*, n° 2, 2004, p. 487-519. Pour une mise en perspective comparatiste, voir O. Angé et D. Berliner, « Introduction. Anthropology of Nostalgia - Anthropology as Nostalgia », in *Anthropology and Nostalgia*, Berghahn Books, 2014, p. 1-15.

Le travail de James Ferguson sur la désindustrialisation dans la Copperbelt, paru en 1999, a ouvert la voie d'une « ethnographie du déclin », portant sur l'expérience sociale du déclassement et de la déconnexion associée au tournant néolibéral des années 1980-1990¹². En Zambie, les travailleurs « ajustés » des mines de cuivre se souviennent de la modernité comme d'un rêve du passé, comme d'une promesse non tenue pour eux-mêmes, leurs familles et la nation. Dans son sillage, une série de travaux ont exploré comment l'expérience de la crise, de l'effondrement et/ou de la privatisation des États post-coloniaux donne lieu à des commentaires nostalgiques¹³. Ces discours concernent des domaines – santé, éducation, développement agricole – où le « progrès » peut difficilement être qualifié de récit idéologique, tant ses manifestations ont été tangibles et parfois vitales. Par exemple au Kenya, Wenzel Geissler rapporte comment les vétérans du ministère de la Santé publique, en uniforme impeccable devant les épaves rouillées de leurs véhicules tout-terrain, se souviennent des programmes d'éradication des maladies des années 1960 : leur nostalgie, bien plus qu'un regret de la modernité perdue, est aussi une manière de garder vivante l'idée d'un futur commun, que les projets des ONG qui ont succédé au démantèlement du système de santé publique Kenyan ne semblent plus incarner¹⁴. Les institutions médicales servent ainsi en Afrique d'exemple emblématique pour critiquer les transformations néolibérales : pénurie de médicaments, instruments obsolètes et personnels absents se font le support de comparaisons avec le passé où les interventions autoritaires de l'État deviennent des objets de désir¹⁵ ; pour paraphraser James Ferguson, la santé publique est alors vécue « non sur le mode du manque, mais sur celui de la perte¹⁶ ».

12. J. Ferguson, *Expectations of Modernity. Myths and Meanings of Urban Life on the Zambian Copperbelt*, Berkeley, University of California Press, 1999. Pour un exemple récent, voir A. Walsh, « After the Rush : Living with Uncertainty in a Malagasy Mining Town », *Africa*, vol. 82, n° 2, 2012, p. 235-251.

13. B. Rubbers, *Le Paternalisme en question : les anciens ouvriers de la Gécamines face à la libéralisation du secteur minier katangais (RD Congo)*, Paris / Tervueren, L'Harmattan, 2013.

14. P. W. Geissler, « Parasite Lost. Remembering Modern Times with Kenyan Government Medical Scientists », in P. W. Geissler et C. Molyneux (dir.) *Evidence, Ethos and Experiment. The Anthropology and History of Medical Research in Africa*, New York, Berghahn Books, 2011, p. 207-232.

15. V. Kamat, « "This Is not Our Culture !" Discourses of Nostalgia and Narratives of Health Concerns in Post-Socialist Tanzania », *Africa*, vol. 78, n° 3, 2008, p. 359-383 ; N. Tousignant, « Broken Tempos : Of Means and Memory in a Senegalese University Laboratory », *Social Studies of Science*, vol. 43, n° 5, octobre 2013, p. 729-753 ; J. Roberts, « Remembering Korle Bu Hospital : Biomedical Heritage and Colonial Nostalgia in the Golden Jubilee Souvenir », *History in Africa*, vol. 38, n° 1, 2011, p. 193-226 ; A. Masquelier, « Behind the Dispensary's Prosperous Façade : Imagining the State in Rural Niger », *Public culture*, vol. 13, n° 2, 2001, p. 267-292 ; N. R. Hunt, *A Colonial Lexicon of Birth Ritual, Medicalization, and Mobility in the Congo*, Durham, Duke University Press, 1999 ; G. Lachenal, « Kin Porn », *Somatosphere*, 2013, <http://somatosphere.net/2013/01/kin-porn.html>, consulté le 1^{er} août 2014.

16. J. Ferguson, *Expectations of Modernity...*, op. cit., p. 236.

LES ESPACES DU SENTIMENT NOSTALGIQUE EN AFRIQUE

Les villes africaines, dont certaines comme Yaoundé ou Kinshasa qui ont longtemps porté les traces des ruines produites par les crises des années 1990¹⁷, ont été un terrain privilégié des ethnographies du déclin et de la nostalgie en Afrique. En Afrique comme ailleurs, les contextes urbains, par les effets de juxtaposition et de sédimentation des « couches » d'histoire qu'ils rendent possible, sont saturés de discours affectifs sur le temps¹⁸. Comme l'a montré William Bissell à Zanzibar, la ville néolibérale est propice non seulement à des attachements nostalgiques à des lieux en train de disparaître, mais aussi à des conflits où s'opposent politiques officielles de patrimonialisation et des « contre-nostalgies » populaires, qui font référence au passé pour défendre une urbanité alternative et inclusive¹⁹.

Au-delà de ce biais urbain, la nostalgie se révèle aussi omniprésente dans des contextes ruraux, où l'évocation du passé comme un temps d'ordre et d'abondance irrigue des récits critiques sur les transformations conjuguées de l'environnement, des sociétés et de l'économie. Par exemple, chez les populations mpiemu de République Centrafricaine étudiées par Tamara Giles Vernick, le *doli* – un corpus de récits et de pratiques liées au « passé dans le présent » – met en regard des histoires nostalgiques et le constat de l'épuisement des ressources de la forêt, sous l'effet des politiques de « conservation » et des transformations environnementales²⁰. De même, le commentaire nostalgique (voire réactionnaire) sur les crises morales, sociales et écologiques est récurrent dans les interprétations africaines des grandes épidémies²¹. La nostalgie permet ici d'établir des liens causaux, d'attribuer des responsabilités et de donner sens aux crises sanitaires et à la dégradation des écosystèmes.

17. D. Malaquais, « Villes flux. Imaginaires de l'urbain en Afrique aujourd'hui », *Politique africaine*, n° 100, décembre 2005, p. 17-37 ; A. Mbembe et J. Roitman, « Figures of the Subject in Times of Crisis », *Public culture*, vol. 7, n° 2, 1995, p. 323-352 ; F. De Boeck, « Beyond the Grave : History, Memory and Death in Postcolonial Congo/Zaire », in R. Werbner (dir.), *Memory and the Postcolony. African Anthropology and the Critique of Power*, Londres / New York, Zed books, 1998, p. 21-57.

18. P. Gervais-Lambony, « Nostalgies citadines en Afrique Sud », *EspacesTemps. net*, 2012, <http://www.espacestemp.net/articles/nostalgies-citadines-en-afrique-sud> ; J.-P. Dozon, *Saint-Louis du Sénégal. Palimpseste d'une ville*, Paris, Karthala, 2012.

19. W. C. Bissell, « Engaging Colonial Nostalgia », art. cité.

20. T. Giles-Vernick, *Cutting the vines of the past : environmental histories of the Central African rain forest*, Charlottesville, University Press of Virginia, 2002.

21. F. De Boeck « Beyond the Grave... », art. cité ; M. Vaughan, « Syphilis in Colonial East and Central Africa : the Social Construction of an Epidemic », in T. Ranger et P. Slack (dir.), *Epidemics and Ideas. Essays on the Historical Perception of Pestilence*, Cambridge, Cambridge University Press, coll. « Past and Present Publications », 1992, p. 269-302 ; T. Giles-Vernick et al., « The Puzzle of Buruli Ulcer Transmission, Ethno-Ecological History and the End of "Love" in the Akonolinga District, Cameroon », *Social Science of Medicine*, 2014.

La nostalgie renvoie alors avant tout, comme dans le récit homérique, à un phénomène d'*éstrangement*, au sens où le changement rend l'individu étranger à son propre chez-soi²². La question se décline ainsi à propos de questions environnementales et biopolitiques, comme l'ont proposé Ann Stoler ou Didier Fassin²³ : la présence à long terme du moment impérial serait à rechercher, au-delà des monuments ou des « guerres de mémoire », dans la ruine des corps, des paysages et des ressources naturelles.

L'intérêt heuristique de la nostalgie dans le contexte africain vient de la manière dont la notion rabat l'un sur l'autre temps et espace – rappelons que ce néologisme relativement récent, du grec *nostos* (le retour) et *algos* (la douleur), désigne initialement le mal du pays. On sait à quel point les sociétés du continent ont recours à des formes d'historisation spatiale, dans lesquelles « le temps [...] ne fait pas date mais s'inscrit en des lieux ou des parcours résidentiels », comme l'écrivait Jean-Pierre Dozon, en 1985, à propos des Bété de Côte d'Ivoire²⁴. La nostalgie pour le développement peut ainsi s'énoncer sur un mode spatial, en regrettant ceux qui sont repartis au Nord, dont on attend sans y croire le retour et qui n'ont laissé que des traces de leur passage, dans des lieux – maisons, missions, plantations – qui condensent désormais le moment de leur venue et les espoirs qu'ils incarnaient. La confusion temps-espace opère sur un autre plan : pour les générations « conjoncturées », la nostalgie pour le « temps d'avant » se combine à des projets de retour au village, comme ceux chantés par les chansonniers camerounais Donny Elwood et Koppo²⁵.

APRÈS LA NOSTALGIE ? L'AFRIQUE EN TEMPS DE BOOM

Il y a un paradoxe à qualifier l'Afrique contemporaine de nostalgique, au moment où de nombreuses recherches récentes documentent plutôt des pratiques et des subjectivités dont le rapport au temps se fonde sur l'oubli délibéré de la tradition et de l'ordre post-colonial, et sur la convocation d'un

22. B. Cassin, *La Nostalgie. Quand donc est-on chez soi ? Ulysse, Énée, Arendt*, Paris, Autrement, 2013.

23. A. L. Stoler, *Imperial Debris. On Ruins and Ruination*, Durham, Duke University Press, 2013 ; D. Fassin, *Quand les corps se souviennent : expériences et politiques du sida en Afrique du Sud*, Paris, La Découverte, Coll. « Armillaire », 2006.

24. J.-P. Dozon, *La Société bété. Histoires d'une ethnie de Côte-d'Ivoire*, Bondy/Paris, Éditions de l'ORSTOM / Karthala, 1985, p. 38. Ce trait est loin d'être spécifique à l'Afrique : voir notamment K. H. Basso, *Wisdom Sits in Places : Landscape and Language Among the Western Apache*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1996.

25. Koppo (feat. Funkys, Daryx), « Back back » ; D. Elwood, « Dick Dick », *Eklektikos*, Rio dos Camaros prod., 2001.

futur apocalyptique ou messianique. En bref, la nostalgie serait alors un objet de recherche... dépassé. Filip De Boeck, dans un article sur le Congo ruiné des années 1990 remarquait ainsi que les regrets explicites de l'ordre belge ou mobutiste cèdent en fait la place à des positions qu'il qualifie de « post-nostalgiques » – la frénésie de la guerre et le rythme imposé par la quête de richesses privant même du temps de pleurer les morts²⁶. Un ethos de l'impatience, relayé par les Églises pentecôtistes, a été repéré par de nombreux travaux, en commençant par les enquêtes parues il y a plus de dix ans, sur les « nouvelles figures de la réussite » en Afrique²⁷. Dominé par les « temporalités ponctuées²⁸ » et « anti-hantologiques²⁹ » de la loterie ou de l'appropriation violente, l'Afrique serait plutôt habitée par une « nostalgie pour le futur », au sens non pas d'une volonté de réactiver des futurs passés mais d'un désir (*longing*) dont l'objet est devenu, par une substitution terme à terme avec le passé, le futur, comme horizon à la fois obsédant et inatteignable, pour les candidats à la migration, les pasteurs charismatiques, ou les coupeurs de route.

Autre paradoxe, il semble étrange de discuter des perspectives ouvertes par les ethnographies du *déclin* au moment où la plupart des pays africains connaissent un épisode de *boom* sans équivalent sur le plan macro-économique depuis 1945 (si l'on en croit le FMI, qui prévoit pour 2014 une croissance à 6 % dans la lignée des cinq années qui précèdent). Dans un présent dominé par le récit « *Africa rising*³⁰ », transformé par des chantiers d'infrastructures massifs et par un afflux de liquidités et d'investissements étrangers, il est clair que la grille de lecture post-ajustement de l'État africain comme « ruine » demande à être mise à jour. Que devient la nostalgie en temps de boom ? Plusieurs articles de ce numéro donnent des pistes, qui montrent que les grands travaux urbanistiques font disparaître les vestiges d'époques antérieures plus efficacement que le travail du temps et des coupures budgétaires, et produisent leurs propres formes de nostalgie, tout aussi vives que celles

26. F. De Boeck « Beyond the Grave... », art. cité.

27. R. Banégas et J.-P. Warnier, « Nouvelles figures de la réussite et du pouvoir », *Politique Africaine*, n° 82, juin 2001, p. 5-21. Sur le pentecôtisme et le rapport au passé, voir notamment B. Meyer, « "Make a Complete Break with the Past". Memory and Post-Colonial Modernity in Ghanaian Pentecostalist Discourse », *Journal of Religion in Africa*, vol. 28, n° 3, 1998, p. 316-349 ; R. A. van Dijk, « Pentecostalism, Cultural Memory and the State : Contested Representations of Time in Postcolonial Malawi », in R. Werbner (dir.), *Memory and the Postcolony. African Anthropology and the Critique of Power*, Londres / New York, Zed books, p. 155-181.

28. J. Guyer, « Prophecy and the Near Future : Thoughts on Macroeconomic, Evangelical, and Punctuated Time », *American Ethnologist*, vol. 34, n° 3, 2007, p. 409-421.

29. C. Piot, *Nostalgia For the Future : West Africa After the Cold War*, Chicago, Chicago University Press, 2010.

30. « Making the Best of the Boom », *Africa Confidential*, vol. 55, n° 2, 24 janvier 2014.

générées par le déclin et la désaffection. Le boom génère aussi des ruines, témoins de la volatilité des politiques et des flux de capitaux, qu'explorent littéralement Ferdinand De Jong et Brian Quinn dans leur article sur le projet inachevé de l'Université du Futur africain lancé par Abdoulaye Wade au Sénégal. Les chantiers actuels, même portés par des élans philanthropiques, laissent perplexes en Afrique, tant il est évident que la magie immobilière va de pair avec déguerpissements, épuration sociale et « accentuation des inégalités », pour utiliser un euphémisme. Même dans le domaine de la santé, les institutions flambant neuves de la « *global health* » suscitent pour cette raison le regret des infrastructures désuètes qui les précédaient³¹.

Le boom se manifeste aussi par une inflation de projets, de slogans et d'images, qui lui donnent une nature spectrale ou onirique³². Entre fictions futuristes, éléphants blancs, monuments inachevés et destructions des patrimoines coloniaux³³, l'heure semble être au jeu et au rejeu des temporalités. Que faire, dans ce contexte, de la nostalgie ? À quelles conditions la notion peut-elle être opératoire pour la compréhension des sociétés politiques africaines contemporaines ?

NOSTALGIES AU PLURIEL ET EXPÉRIENCES DU TEMPS

Première proposition : il faut renoncer à faire de la nostalgie le principe de cohérence d'une époque. Plutôt que de voir un rapport de succession entre un âge « nostalgique », post-colonial, et une ère néolibérale définie par ses « fantaisies futuristes et son présentisme forcené³⁴ », il faut comprendre que les deux registres, nostalgiques et anti-nostalgiques, sont en fait imbriqués, pris dans un vis-à-vis critique qui les produit l'un et l'autre. Charles Piot montre ici que l'engouement récent pour la pyramide de Ponzi ReDéMare à Lomé relève à la fois d'une attente quasi-millénariste d'un futur merveilleux et d'un désir de stabilité qui prend le passé post-colonial pour référence. La nostalgie, en d'autres termes, est toujours à envisager au pluriel, en étant attentif à la manière dont elle se diffracte socialement³⁵. D'autre part, elle est

31. G. Lachenal, « Le stade Dubaï de la santé publique. La santé globale en Afrique entre passé et futur », *Revue Tiers Monde*, n° 215, 2013, p. 53-71.

32. F. De Boeck, « Inhabiting Ocular Ground : Kinshasa's Future in the Light of Congo's Spectral Urban Politics », *Cultural Anthropology*, vol. 26, n° 2, 2011, p. 263-286.

33. Chimamanda Ngozi Adichie livre des pages poignantes sur la destruction des maisons coloniales à Lagos, et le regret qu'elle suscite chez la narratrice de retour de migration, dans son roman *Americanah*, New York, Alfred Knopf, 2013.

34. J. Guyer, « Prophecy and the Near Future... », art. cité, p. 410.

35. D. Berliner, « Multiple Nostalgias : the Fabric of Heritage in Luang Prabang (Lao PDR) », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, vol. 18, n° 4, 2012, p. 769-786.

toujours une opération qui brouille, plutôt qu'elle n'ordonne, le rapport passé-présent-futur : elle appelle nécessairement une réflexion plus large sur le croisement des temporalités qui caractérise l'expérience affective du temps en Afrique.

La nostalgie pour les « futurs passés » de la modernisation est à situer au sein d'une histoire sociale du développement qui rend compte de la manière dont les projets ont été appropriés et contestés selon des lignes de différenciation partisans, générationnelles, sociales et régionales, et selon les trajectoires nationales des pays concernés, comme en témoigne l'article de Rob Ahearne sur la Tanzanie. La plasticité et la contingence de cette structure de sentiment nous semblent fondamentales, comme la diversité des contextes sociaux où elle émerge. Timothy Makori démontre ainsi qu'un même contexte de déclin économique au Katanga donne lieu à des positionnements multiples : d'un côté, les retraités qui regrettent l'univers matériel et social du travail minier de la fin de la période coloniale – la nourriture abondante, par exemple ; de l'autre, les jeunes « creuseurs » des mines informelles qui prennent acte d'un présent plus incertain, où les espoirs de promotion par l'école sont définitivement enterrés, tout en renouant avec des pratiques rituelles plus anciennes³⁶. Dans cet exemple comme dans l'analyse de Paolo Israel sur la nostalgie pour la guerre de libération du Mozambique³⁷, les fractures générationnelles sont claires, sans que les positions des uns et des autres ne soient réductibles à leur âge respectif : il ne s'agit pas de déceler des « perspectives différentes » sur le passé qui donneraient lieu ou non à des discours nostalgiques, mais d'identifier les expériences distinctes du passé et du présent dans lesquelles ils s'enracinent. Il faut par ailleurs être attentif au refus de se souvenir, comme au fait que la nostalgie, dans sa sélectivité, peut être une manière de faire écran à des pans de passé, comme Nancy Hunt l'explique à propos des mémoires congolaises des atrocités de l'époque léopoldienne. Dans cet exemple, les souvenirs d'une fanfare prennent le pas sur la mémoire des violences.

La question n'est plus simplement celle du « passé dans le présent » ou de la mémoire au sens large. La nostalgie permet une gamme de positionnements temporels complexes et ouverts : plutôt qu'une mise en forme définitive du rapport au passé, elle constitue une pratique de la comparaison dans le temps, qui produit les objets de la comparaison elle-même – les « périodes »,

36. T. Makori, « Abjects retraités, jeunesse piégée : récits du déclin et d'une temporalité multiple parmi les générations de la « Copperbelt » congolaise », *Politique africaine*, n° 131, 2013, p. 51-73.

37. P. Israel, « Déchirures et rumeurs. La chasse au sorcier et l'héritage idéologique de la révolution socialiste au Mozambique (Muidumbe, 2002-2003) », *Cahiers d'études africaines*, n° 189-190, 2008/1, p. 209-236.

en l'occurrence³⁸. Sous cet angle, la question de la périodisation apparaît non plus comme un point de méthode mais comme une question localement débattue et vécue, l'appréhension plurielle des événements par les acteurs étant souvent à contretemps des rythmes de l'historiographie officielle, comme le montre, à propos de la Tanzanie, l'article de Robert Ahearne. Dans la même veine, la contemporanéité entre pays ou entre générations n'est ni une donnée ni une question d'épistémologie mais, comme l'exprime joliment un professeur congolais cité par Johan Lagae, Kim de Raedt et Jacob Sabakinu, une construction et un enjeu politique : être, avoir été, ou non, en avance / en retard ou tourné vers le passé / l'avenir est motif de conflits, d'accusations et d'indignations, qui forment la substance des enquêtes de ce numéro.

Par-delà les discussions théoriques sur les moments postcolonial ou néo-libéral, la qualification du présent en Afrique doit donc au minimum être envisagée d'un point de vue vernaculaire. Mais il faut peut-être faire un pas de plus, comme le suggère Wenzel Geissler dans son ethnographie d'une commémoration scientifique au Kenya, et renoncer tout simplement à purifier le présent en « un régime stable – défini par contraste avec un état historique passé³⁹ ». L'enjeu de nos enquêtes, inspiré de l'approche des études sur les sciences et de l'archéologie du contemporain⁴⁰, devient alors l'attention à la multiplicité et au désordre temporel du présent : à la *coprésence* de différents passés et futurs⁴¹. On peut aussi indiquer une issue possible aux débats qui opposent les tenants d'une rupture radicale dans l'expérience du temps, souvent associée à la globalisation, et les approches qui soulignent les lignes de continuité : il s'agit de prendre pour objet d'investigation les activités qui donnent prise sur le futur, de l'entreprise de construction d'une maison à la planification bureaucratique⁴². C'est à ce titre que ce dossier donne une place à des recherches qui s'intéressent à des futurs inachevés, comme le projet d'Université du Futur africain abordé par Ferdinand De Jong et Brian Quinn, à des futurs évanescents, comme ceux de la pyramide de Ponzi étudié par

38. Nous nous appuyons ici sur les propositions de l'histoire croisée. Voir M. Werner et B. Zimmermann, « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 58, n° 1, 2003, p. 7-34.

39. P. W. Geissler, « What Future Remains ? Remembering an African Place of Science », in P. W. Geissler (dir.), *Para-States and Medical Science : Making African Global Health*, Durham, Duke University Press, 2014 [à paraître].

40. J. Law, *After Method. Mess in Social Science Research*, Londres / New York, Routledge, 2004 ; L. Olivier, *Le Sombre Abîme du temps : mémoire et archéologie*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La couleur des idées », 2008.

41. Pour un exemple africain, voir M. Nielsen « The Negativity of Times. Collapsed Futures in Maputo, Mozambique », *Social Anthropology*, vol. 22, n° 2, 2014.

42. Voir notamment L. Bear (dir.), « Doubt, Conflict, Mediation : the Anthropology of Modern Time », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, vol. 20, avril 2014.

Charles Piot, ou, dans l'article de Nancy Hunt aux futurs rêvés par les Congolais sous tutelle coloniale.

ÉPISTÉMOLOGIE D'UN AFFECT POLITIQUE

Second chantier : comment requalifier la nostalgie comme un outil de compréhension d'expériences sociales partagées, en tant qu'affect politique⁴³ ? La question s'inscrit dans des débats plus généraux sur le tournant phénoménologique en sciences sociales, qui nourrit un intérêt renouvelé pour l'expérience, l'imagination, les projections et les désirs, où les questions temporelles du rapport au passé (nostalgie, oubli), au présent (stasis, abjection) et au futur (attentes, espoirs) sont centrales⁴⁴. De ce point de vue-là, la nostalgie apparaît comme une manière de reprendre, par le point de vue d'acteurs situés, les questions de la mémoire qui constituent un sous-champ des sciences sociales depuis vingt ans⁴⁵. L'enjeu ici est de combiner cette attention pour l'expérience vécue à une prise en compte des structures, des institutions et des injonctions qui la rendent possible ou la suscitent. Pour donner une valeur pratique, et plus largement un horizon politique, à la nostalgie quatre opérations sont nécessaires.

La première consiste à ne pas se limiter à une définition trop simple et trop statique de la nostalgie comme déploration de la perte. Le terme lui-même est complexe : forgé à la fin du XVII^e siècle, il s'est généralisé au XIX^e siècle dans la littérature médicale européenne, pour désigner le « mal du pays » entendu comme un syndrome psychologique identifiable, chez les soldats en particulier. Démédicalisée par la suite, la notion entre en correspondances dans les différentes langues européennes avec un réseau de termes connexes, souvent intraduisibles et liés à l'héritage romantique – *Heimweh*, cafard, spleen, *saudade*, par exemple – auquel les appropriations et traductions dans les

43. S'il peut être tentant de dissocier la critique politique ou morale que la nostalgie autorise de ses dimensions affectives et esthétiques, cette démarche se révèle finalement de faible portée analytique car la superposition des registres est consubstantielle à la nostalgie. Voir B. Rubbers, « Au temps béni de la colonie. le Congo belge dans la mémoire des anciens coloniaux et des anciens colonisés », in R. Giordano (dir.), *Autour de la mémoire. La Belgique, le Congo et le passé colonial*, 2008, p. 121-129.

44. La nostalgie a pu être considérée comme une caractéristique du développement des sciences sociales dans son ensemble, que ce soit à travers des grands récits du désenchantement du monde ou encore le caractère consubstantiel de la nostalgie aux discours classiques de déploration de l'anthropologie sur la disparition de son objet. Voir R. Robertson, « After Nostalgia ? Wilful Nostalgia and the Phases of Globalization », in B. S. Turner (dir.), *Theories of Modernity and Postmodernity*, Londres, Sage, 1990, p. 45-61.

45. M.-A. Fouéré (dir.), « Jeux de mémoire », *Cahiers d'Études africaines*, n° 197, 2010.

mondes non européens ajouteront une seconde couche de complexité⁴⁶. Singulièrement, la nostalgie a partie liée avec l'histoire impériale : Thomas Dodman a montré comment la nostalgie, au sens médical du terme, était une maladie coloniale par excellence dans l'Algérie du XIX^e siècle⁴⁷, et la manière dont la *saudade* croise l'histoire des cultures (post-)coloniales lusophones est une autre incitation à envisager l'histoire politique de la nostalgie.

Deuxièmement, la nostalgie est aussi une *pratique* active du regret. Debora Battaglia, dans son travail sur la culture urbaine d'ignames par les Trobriandais émigrés en Papouasie-Nouvelle-Guinée, souligne que la nostalgie ne permet pas seulement de se détacher de conditions de vie aliénantes, mais a aussi une dimension pratique ou « active » : la pratique d'une culture associée rituellement à la vie dans la communauté d'origine génère un sentiment d'engagement productif qui a la capacité de « repositionner dans le présent ceux qui s'y adonnent », tout en autorisant des projections dans le futur. Il est donc important de considérer ce que la nostalgie produit : des récits, des chansons, des peintures, des entretiens ou des réparations, etc.⁴⁸. Nous rejoignons ici l'acquis des travaux sur la mémoire qui soulignent l'importance des « véhicules de la mémoire » y compris dans ses formes non discursives⁴⁹.

Troisièmement, la nostalgie est politique parce qu'elle parle d'appartenance et de communauté. La référence à des liens d'inclusion remémorés comme plus solides et plus authentiques est omniprésente dans les discours nostalgiques. Dans le cas des migrants, cela passe par la référence à un « chez soi », un « pays » dont l'émergence peut être liée à des contextes nationaux et migratoires particuliers. Ce bon vieux temps est invariablement caractérisé par des formes de convivialité – mais aussi d'ordre. Sur son terrain grec, Michael Herzfeld décrit ainsi l'objet de la nostalgie comme une « représentation collective [...] [qui] caractérise le discours à la fois de l'État et des plus hors-la-loi de ses citoyens » et qui porte sur une réciprocité altérée, des formes de mutualités perdues, idéalisant un temps où les gens connaissaient leur place⁵⁰.

46 Les synthèses érudites sur la nostalgie sont nombreuses. On se reportera en particulier à S. Boym, *The Future of Nostalgia*, New York, Basic Books, 2002. Sur les intraduisibles de la nostalgie, voir B. Cassin, *La Nostalgie...*, *op. cit.*

47 T. Dodman, « Un pays pour la colonie. Mourir de nostalgie en Algérie française, 1830-1880 », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 66, n° 3, 2011, p. 743-784.

48 D. Battaglia, « On Practical Nostalgia : Self-Prospecting among Urban Trobrianders », in D. Battaglia (dir.), *Rhetorics of Self-Making*, Berkeley, University of California Press, 1995, p. 77-96.

49 P. Antze et M. Lambek (dir.), *Tense Past : Cultural Essays in Trauma and Memory*, Londres / New York, Routledge, 1996 ; N. Argenti, *The Intestines of the State : Youth, Violence, and Belated Histories in the Cameroon Grassfields*, Chicago, Chicago University Press, 2007.

50 M. Herzfeld, *Cultural Intimacy. Social Poetics in the Nation-State*, Londres / New York, Routledge, 2005, p. 147.

La critique implicite du temps présent renvoie alors à des formes d'insécurité dans la reproduction sociale et de questionnement des formes d'affiliations qui caractérisent bien des situations africaines contemporaines⁵¹. La nostalgie s'articule souvent avec une demande d'État, comme le montre par exemple la référence au Mali socialiste de Modibo Keita dans certaines expressions du nationalisme malien des années 2000, telles que Johanna Siméant les analyse⁵². Enfin, il s'agit de mettre l'accent sur la matérialité des attachements nostalgiques. Yael Navaro-Yashin, dans son ethnographie de l'après-guerre à Chypre-Nord, décrit ainsi un paysage de maisons abandonnées et de débris de guerre, aujourd'hui habité, mais hanté par les présences de passés problématiques⁵³. Selon Navaro-Yashin, parler d'affect permet de ne pas s'en tenir à une approche subjective qui met l'accent sur les émotions et leur expression culturelle. En partant des lieux et des objets, c'est-à-dire de la matérialité des situations, elle réintroduit la dimension politique, et notamment la question de la souveraineté (p. 163) : les débris de conflits et leurs vies sociales et affectives sont les produits de décisions politiques, de guerre, de l'existence d'une frontière géopolitique. On retiendra ici la proposition de considérer les affects comme engendrés par les traces matérielles de situations historiques et politiques et les appropriations et évitements multiples auxquels ils se prêtent.

QUELQUES PISTES PRATIQUES

Notre dernière proposition est d'ordre méthodologique. Le questionnement esquissé ici – qui depuis la nostalgie s'ouvre à une étude plus large de la coprésence des époques et de la multiplicité du présent africain – s'ancre en effet dans une approche spécifique du terrain.

Le point de départ en est souvent l'expérience du saisissement produit par un lieu où coexistent, aux yeux du chercheur ou des acteurs, des époques multiples. Cet *effet de surprise* est fondamental pour l'enquête, parce qu'il remet en question la singularité et la cohérence qui étaient censées définir le « présent » en tant qu'époque. Un bel exemple est donné par un texte de Jean et John Comaroff, qui livraient en 1989 leurs impressions sur les transformations

51. B. Weiss (dir.), *Producing African Futures : Ritual and Reproduction in a Neoliberal Age*, Leiden/Boston, Brill, 2004.

52. J. Siméant, *Contester au Mali. Formes de la mobilisation et de la critique à Bamako*, Paris, Karthala, coll. « Les Afriques », 2014, p. 216-220.

53. Y. Navaro-Yashin, *The Make-Believe Space. Affective Geography in a Postwar Polity*, Durham, Duke University Press, 2012.

de Mafikeng, ville tswana du nord-ouest de l'Afrique du Sud, lors d'un retour sur place deux décennies après leur dernière visite ; en décrivant les juxtapositions architecturales dans le paysage urbain, ils esquissaient une « archéologie sociale du lieu⁵⁴ », au départ d'un questionnement plus théorique sur les échelles spatiales et temporelles de l'ethnographie.

La métaphore du palimpseste, utilisée par Jean-Pierre Dozon dans son portrait de Saint-Louis du Sénégal, vient immédiatement à l'esprit pour le décrire. Mais si des sites comme le palais du Gouverneur de Conakry⁵⁵ se laissent bien saisir ainsi, comme des espaces où les couches d'histoire sont à la fois superposées, confondues et déchiffrables au prix d'un travail fin de recherche, d'autres lieux livrent une expérience différente, plus radicale et plus contrastée, où la comparaison entre époques s'impose par le spectacle du changement, de la perte et de la destruction ; ou au contraire par la coexistence de vestiges, ou encore le vis-à-vis, comme celui décrit par Ferdinand De Jong et Brian Quinn à propos de deux ruines d'universités à Sebi Ponty au Sénégal.

Inscrite dans le paysage, la coexistence des époques est d'abord de l'ordre de la perception. Les enquêtes que nous réunissons ici la prennent pour point de départ ; plutôt que de s'intéresser à la vie politique de monuments ou de musées, elles se tournent vers des traces et des absences rarement intentionnelles, parfois ignorées, parfois encombrantes, parfois obsédantes, traitées comme reliques ou détritiques, qui sont à la fois des pierres d'achoppement des occasions fécondes pour la rencontre ethnographique. Notre propos n'est pas d'appeler à faire un paradigme de recherche de telles vignettes ou des récits de « retour sur le terrain » – qui sont des genres aussi anciens que l'ethnologie ; mais plutôt de relever les potentialités et les difficultés d'une anthropologie des traces et de l'emboîtement des époques. Il faut d'abord rappeler quelques précautions élémentaires : quel est l'écart entre ce qu'une scène inspire au chercheur (et que d'autres matériaux historiques ou ethnographiques peuvent éventuellement soutenir) et les perceptions locales dont elle peut être l'objet ? Qui diagnostique la coexistence des temps ? Comment celle-ci est-elle, ou non, élaborée politiquement ? Question plus sensible encore : qui qualifie un bâtiment de ruine, dans des contextes où des structures inachevées ne sont pas nécessairement pensées sous les auspices de l'échec,

54. J. Comaroff et J. L. Comaroff, *Zombies et frontières à l'ère néolibérale : le cas de l'Afrique du Sud post-apartheid*, Paris, Les prairies ordinaires, coll. « Penser/croiser », 2010, p. 47.

55. O. Goerg, « Le site du Palais du gouverneur à Conakry. Pouvoirs, symboles et mutations de sens », in J.-P. Chrétien et J.-L. Triaud (dir.), *Histoire d'Afrique : les enjeux de mémoire*, Paris, Karthala, 1999, p. 389-404.

mais plutôt d'un processus en cours⁵⁶ ? Les articles réunis dans ce numéro montrent avec brio que l'enquête ethnographique sur la nostalgie peut être le point de départ d'une histoire critique, dont l'objet est imposé par des effets de télescopage tangibles dans le présent. Ainsi dans le travail de Johan Lagae, et ses co-auteurs la question des ruines et de l'entretien des bâtiments éducatifs ouvre à une histoire critique de l'architecture du colonialisme tardif au Congo belge ; les campus ruinés de Sebi Ponty inspirent à Ferdinand De Jong et Brian Quinn un retour vers les archives des projets coloniaux et post-coloniaux d'éducation supérieure au Sénégal. Il s'agit, en d'autres termes, de mobiliser une heuristique de la trace qui soit productive à la fois pour la recherche historique et l'anthropologie, mais qui s'avance en terrain neuf.

Sur un plan pratique, le précepte anthropologique d'une enquête au « grand air » se trouve réactivé dans une perspective qui est moins celle de l'observation participante que celle de la déambulation⁵⁷. Les expérimentations en géographie sociale d'approches « non représentationnelles », c'est-à-dire impliquant toujours une mise en situation physique et mobile et un partage de l'expérience perceptive, donnent des pistes inspirantes, en particulier lorsqu'il s'agit de relever l'absence manifeste (l'absence présente), d'un être ou d'un bâtiment disparu⁵⁸. L'intérêt récent pour le « *re-enactment* » (c'est-à-dire la remise en scène de pratiques anciennes) illustre le potentiel d'une approche expérimentale et performative de la présence du passé, dont le champ africaniste pourrait se saisir⁵⁹. Le format de la recherche collective, associant spécialistes de plusieurs disciplines, utilisant de manière réflexive et critique la photographie et détournant la technique touristique de la « visite guidée » en dispositif d'enquête, s'y prête particulièrement – ce dont témoignent deux articles du numéro. Le langage visuel pour transcrire de telles expériences reste à trouver⁶⁰. De nouveaux objets de recherche sont à explorer, en suivant les récents développements de l'archéologie du contemporain, qui a proposé des fouilles de friches industrielles, de squats abandonnés ou encore de parc

56. A. Levin, « Ruins of Modernity that Never Was », in Exhibition brochure, *Timing is Everything : the Exhibition of a Necessary Incompleteness*, University Art Gallery, University of California, San Diego, 2013, p. 1-17.

57. J. Comaroff et J. L. Comaroff, *Zombies et frontières...*, op. cit., reprenant la caractérisation classique par Bronislaw Malinowski du terrain en anthropologie.

58. J. Wylie, « Landscape, Absence and the Geographies of Love », *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol. 34, n° 2, 2009, p. 275-289.

59. V. Agnew, « Introduction : What Is Reenactment ? », *Criticism*, vol. 46, n° 3, <http://digitalcommons.wayne.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1151&context=criticism>. Pour un exemple africain, voir les travaux en cours de P. W. Geissler et Ann H. Kelly.

60. Pour des exemples inspirants concernant l'architecture, voir notamment le travail en cours sur Saint-Louis de Clément Verfaillie (Université Paris Diderot).

d'attractions⁶¹. En transposant de telles études aux contextes africains, comme nous le proposons ici, il ne s'agit pas simplement de jouer la partition mélancolique des « ruines de la modernité », mais bien de saisir la dimension politique du passage du temps et des attachements affectifs qu'ils suscitent.

Guillaume Lachenal

Université Paris Diderot et Institut Universitaire de France

Aïssatou Mbodj-Pouye

CNRS, Institut des mondes africains

61. R. Harrison et J. Schofield, *After Modernity. Archaeological Approaches to the Contemporary Past*, Oxford, Oxford University Press, 2010 ; L. Olivier, *Le Sombre Abîme...*, *op. cit.*

LE DOSSIER

ROB AHEARNE

**« LE DÉVELOPPEMENT ? C'EST DU PASSÉ ».
UNE LECTURE HISTORIQUE
DES RÉCITS DU PROGRÈS
DANS LA TANZANIE DU SUD**

Alors que l'idée de « développement » est très largement débattue dans les cercles académiques, les analyses critiques de l'impact de l'aide au développement sur les communautés locales sont rares, et celles intégrant une perspective historique le sont davantage encore. En s'appuyant sur des récits de vie récoltés dans le Sud de la Tanzanie, cet article met en lumière les liens entre les expériences vécues du « développement » et les réalités subjectives que recouvre la notion de « progrès ». Le ressentiment éprouvé par de nombreux aînés à l'égard de la villagisation *ujamaa* coïncide avec des souvenirs positifs de projets plus anciens comme le *Groundnut Scheme* – le « programme arachide » colonial. Cette juxtaposition est décrite ici comme une forme de « nostalgie du développement » qui transpose les perceptions du « passé » sur le temps présent, révélant ainsi les aspirations sociales, politiques et économiques des Tanzaniens du Sud aujourd'hui. Ainsi, la complexité inhérente à ces récits de vie nous permet de dresser un tableau plus nuancé de l'historiographie tanzanienne.

Les travaux sur le développement ont tendance à privilégier des approches centrées sur le temps présent et le futur, sans prendre en compte le fait que l'expérience passée est déterminante dans la construction même de la notion de progrès¹. Issu d'une mission de recherche de longue durée dans le Sud de la Tanzanie, cet article reprend un problème soulevé il y a maintenant une vingtaine d'années : « nous avons une connaissance insuffisante de la géographie historique du développement au plan global, régional et surtout local² ». L'histoire conventionnelle de la Tanzanie et de son développement participe à l'établissement d'un discours téléologique sur le passé. Par exemple, Kelly Askew a identifié trois étapes structurant l'histoire contemporaine

1 E. Crewe et E. Harrison, *Whose Development ? An Ethnography of Aid*, Londres, Zed Books, 1998.

2 J. Crush, « Imagining Development », in J. Crush (dir.), *Power of Development*, Londres / New York, Routledge, 1995, p. 8-9.

de la Tanzanie : les périodes pré-socialiste, socialiste et post-socialiste, tout en insistant sur ce qui les relie d'un point de vue « matériel, idéologique et rhétorique³ ». Au premier abord, cette division semble pertinente, étant donné qu'un peu plus de 25 années se sont écoulées depuis la mise en œuvre du premier Plan d'ajustement structurel en 1986, qui sonna formellement le glas de l'expérience socialiste en Tanzanie après environ un quart de siècle sous la houlette de son premier président Julius Nyerere. Cependant, les Tanzaniens qui ont connu cette époque ne se reconnaissent pas nécessairement dans cette façon de découper le passé et, comme le note Lawi⁴, ces lectures nationalistes de l'histoire tanzanienne se concentrent assez largement sur l'urbain et les élites, ne reflétant donc pas la réalité sociale dans laquelle évoluait la majorité de la population à l'époque.

La division de l'histoire en périodes distinctes n'est qu'une « construction tout à fait relative [qui] reflète une lecture particulière du passé historique⁵ ». Ainsi, en soulignant certains événements et dynamiques historiques, la majorité des *wazee*⁶, dont les récits concernant le développement sont au cœur de cet article, conçoivent le passé comme une période étroitement associée au progrès. Cela nous permet d'aborder les lectures contemporaines du développement, ou *maendelo* (l'équivalent swahili le plus fréquemment utilisé) et d'identifier par là même des tendances plus globales qui traversent l'historiographie tanzanienne et africaine. À ce propos, Stephen Ellis⁷ remet en cause l'indépendance comme marqueur historique pertinent hors des centres urbains dans la plus grande partie du continent. Frederick Cooper⁸ souligne, quant à lui, les éléments de continuité dans l'émergence des discours sur le développement entre les années 1940 et 1970, par-delà la stricte division établie entre la période coloniale et post-coloniale⁹. Le cas de la Tanzanie illustre bien

3. K. M. Askew, « Sung and Unsung : Musical Reflections on Tanzanian Postsocialisms », *Africa*, vol. 76, n° 1, 2006, p. 16.

4. Y. Q. Lawi, « Between the "Global" and "Local" Families. The Missing Link in School Teaching in Postcolonial Tanzania », in G. H. Maddox et J. J. Giblin, (dir.), *In Search of a Nation : Histories of Authority and Dissidence in Tanzania*, Oxford, James Curry, 2005, p. 290-305.

5. P. Toohey, « The Cultural Logic of Historical Periodization », in G. Delanty et E. F. Isin (dir.), *Handbook of Historical Sociology*, Londres, Sage, 2003, p. 209-219.

6. *Wazee* est un nom pluriel désignant les « aînés » en swahili. Bien que ce terme puisse également désigner un statut social particulier, il est ici utilisé en référence à une personne âgée de 65 ans ou plus au moment où j'ai mené mes entretiens en 2009, 2010 et 2012.

7. S. Ellis, « Writing Histories of Contemporary Africa », *Journal of African History*, vol. 43, n° 1, 2002, p. 6.

8. F. Cooper, « Modernizing Bureaucrats, Backwards Africans, and the Development Concept », in F. Cooper et R. Packard (dir.), *International Development and the Social Sciences. Essays on the History and Politics of Knowledge*, Berkeley, University of California Press, 1997, p. 64-92.

9. R. Abrahamsen, « African Studies and the Postcolonial Challenge », *African Affairs*, vol. 102, n° 407, 2003, p. 189-210.

cette idée¹⁰, la déclaration d'Arusha de 1967 étant souvent analysée comme un tournant plus significatif que l'indépendance nationale dans l'historiographie du pays¹¹. En effet, cette déclaration a initié un double phénomène de nationalisation de l'économie et une collectivisation en milieu rural (que l'on nommera par la suite villagisation). Les mauvais souvenirs que les *wazee* associent à la villagisation des années 1970 dominent largement dans les entretiens que j'ai pu mener dans le Sud de la Tanzanie. L'argument souvent avancé est que les conditions de vie ont « régressé » (*-rudi nyuma*) avec le processus de villagisation, *maendeleo* étant généralement associé à un « passé » qui aurait au contraire permis l'amélioration des infrastructures, le développement des opportunités d'emploi, une certaine stabilité et l'accès à des biens de consommation plus abordables¹².

Cet article présente tout d'abord les modalités de la recherche et les études de cas choisies, avant de s'intéresser à la question de *maendeleo*, le terme swahili généralement utilisé par mes interlocuteurs en référence au développement. Transversale à cet article, l'idée de nostalgie est ensuite discutée en tant qu'expérience se référant au développement économique et matériel qu'a connu le pays par le passé, avant de détailler l'apparition, lors de la période post-coloniale, des villages *ujamaa* et l'impact de cette politique gouvernementale expérimentale de grande ampleur sur la réorganisation sociale du pays. L'espoir d'une amélioration des conditions de vie et d'une ouverture au progrès – notamment matériel – influence fortement le point de vue de mes interlocuteurs, qui associent généralement les opportunités de changement à la période comprise entre l'indépendance et la villagisation. Bien que mes interlocuteurs mentionnent l'exploitation dont ils ont été victimes pendant la colonisation, celle-ci est pourtant perçue comme « préférable » à l'apparent ostracisme dont a souffert la région de Mtwara comme conséquence latente et pernicieuse de la villagisation. Enfin, l'article aborde la mise en place du tristement célèbre *Groundnut Scheme* ou « programme arachide » et les souvenirs relatifs à cette expérimentation coloniale. S'appuyant sur les débats actuels qui animent l'historiographie tanzanienne, cette étude s'intéresse avant tout à la « nostalgie du développement » que l'on observe dans le Sud de la Tanzanie et à la façon dont les perceptions du passé façonnent les aspirations sociales, politiques et économiques des Tanzaniens d'aujourd'hui.

10. M. Jennings, « We Must Run While Others Walk : Popular Participation and Development Crisis in Tanzania, 1961-1969 », *Journal of Modern African Studies*, vol. 41, n° 2, 2003, p. 163-187.

11. K. J. Havnevik, *Tanzania. The Limits to Development From Above*, Motala, Motala Grafiska AB, 1993.

12. Tout au long de cet article, « le passé » fait référence à la période qui précède la mise en place du processus de la villagisation *ujamaa* organisé par l'État.